

AHMADOU KOUROUMA

« ALLAH N'EST PAS OBLIGÉ ¹ »

(EXTRAITS)

SALUÉ PAR LA CRITIQUE POUR SON ROMAN PRÉCÉDENT (« EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES »), AHMADOU KOUROUMA CONNAÎT AUJOURD'HUI LA CONSÉCRATION AVEC « ALLAH N'EST PAS OBLIGÉ » QUI A OBTENU LE PRIX RENAUDOT, LE PRIX GONCOURT DES LYCÉENS ET LE GRAND PRIX JEAN GIONO. DANS UNE LANGUE FOISSONNANTE, « ALLAH N'EST PAS OBLIGÉ » RELATE, À LA PREMIÈRE PERSONNE, LES PÉRÉGRINATIONS DE BIRAHIMA, UN JEUNE ENFANT-SOLDAT, DANS LA FOLIE DES GUERRES DU LIBERIA ET DE SIERRA-LEONE. PAR SA VIOLENCE ET SON DÉSESPOIR, MAIS AUSSI SON INSOUCIANCE ET SA GAÏETÉ, LE RÉCIT DE BIRAHIMA ILLUSTRE À SA FAÇON LE STYLE DE VIE DES SMALL-SOLDIERS ANALYSÉ PLUS HAUT PAR A. HONWANA.

Quand on dit qu'il y a guerre tribale dans un pays, ça signifie que des bandits de grand chemin se sont partagé le pays. Ils se sont partagé la richesse ; ils se sont partagé le territoire ; ils se sont partagé les hommes. Ils se sont partagé tout et tout et le monde entier les laisse faire. Tout le monde les laisse tuer librement les innocents, les enfants et les femmes. Et ce n'est pas tout ! Le plus marrant, chacun défend avec l'énergie du désespoir son gain et, en même temps, chacun veut agrandir son domaine. (L'énergie du désespoir signifie d'après Larousse la force physique, la vitalité.)

Il y avait au Liberia quatre bandits de grand chemin : Doe, Taylor, Johnson, El Hadji Koroma, et d'autres fretins de petits bandits. Les fretins bandits cherchaient à devenir grands. Et ça s'était partagé tout. C'est pourquoi on dit qu'il y avait guerre tribale au Liberia. Et c'est là où j'allais. Et c'est là où vivait ma tante. Walahé (au nom d'Allah) ! c'est vrai.

1. Le Seuil, 2000. *Politique africaine* remercie les éditions du Seuil pour avoir autorisé la reproduction de ces extraits du livre de Kourouma

Dans toutes les guerres tribales et au Liberia, les enfants-soldats, les small-soldiers ou children-soldiers ne sont pas payés. Ils tuent les habitants et emportent tout ce qui est bon à prendre. Dans toutes les guerres tribales et au Liberia, les soldats ne sont pas payés. Ils massacrent les habitants et gardent tout ce qui est bon à garder. Les soldats-enfants et les soldats, pour se nourrir et satisfaire leurs besoins naturels, vendent au prix cadeau tout ce qu'ils ont pris et ont gardé.

C'est pourquoi on trouve tout à des prix cadeaux au Liberia. De l'or au prix cadeau, du diamant au prix cadeau, des télévisions au prix cadeau, des 4 x 4, cadeau, des pistolets et des kalachnikov ou kalach, cadeau, tout et tout au prix cadeau.

Et quand tout est au prix cadeau dans un pays les commerçants affluent vers ce pays. (Affluer, c'est arriver en grand nombre, dans mon Larousse.) Les commerçants et les commerçantes qui veulent vite s'enrichir vont tous au Liberia pour acheter ou échanger. Ils vont avec des poignées de riz, un petit morceau de savon, une bouteille de pétrole, quelques billets de dollars ou de francs CFA. Ce sont des choses qui font cruellement défaut là-bas. Ils achètent ou échangent contre des marchandises au prix cadeau, ça vient les vendre ici en Guinée et en Côte-d'Ivoire à des prix forts. C'est ça qu'on appelle faire de gros bénéfices.

C'est pour faire gros bénéfices que les commerçants et les commerçantes ça grouille autour des gbakas en partance pour le Liberia à N'Zérékoré. (Gbaka est un mot nègre noir africain indigène qu'on trouve dans l'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire. Il signifie car, automobile.)

Et puis, quand il y a guerre tribale dans un pays, on entre dans ce pays par convoi. On entrait au Liberia par convoi. (Il y a convoi lorsque plusieurs gbakas vont ensemble.) Le convoi est précédé et suivi de motos. Sur les motos, des hommes armés jusqu'aux dents pour défendre le convoi. Parce que, en plus des quatre grands bandits, il y a de nombreux petits bandits qui coupent la route et rançonnent. (Rançonner, c'est exiger de force ce qui n'est pas dû, d'après mon Larousse.)

C'est par convoi on va au Liberia et, pour ne pas se faire rançonner, nous avons une moto devant nous et c'est ainsi nous sommes partis. Faforo (cul du père)!

Le petit, un vrai kid (signifie d'après mon Harrap's gamin, gosse), un vrai bout d'homme, juste au tournant, juste et juste. La moto chargée de notre protection circulait devant, n'a pas pu stopper net au signal du bout d'homme. Les gars qui étaient sur la moto avaient cru que c'étaient des coupeurs de route. Ils ont tiré. Et voilà le gosse, l'enfant-soldat fauché, couché, mort, complètement mort. *Walahé! Faforo!*

Vint un instant, un moment de silence annonçant l'orage. Et la forêt environnante a commencé à cracher *tralala... tralala... tralala...* de la mitraillette. Les *tralalas...* de la mitraillette entraient en action. Les oiseaux de la forêt ont vu que ça sentait mauvais, se sont levés et envolés vers autres cieux plus reposants. *Tralalas* de mitraille arrosèrent la moto et les gars qui étaient sur la moto, c'est-à-dire le conducteur de moto et le mec qui faisait le *faro* avec *kalachnikov* derrière la moto. (Le mot *faro* n'existe pas dans le *Petit Robert*, mais ça se trouve dans *Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*. Ça veut dire faire le malin.) Le conducteur de moto et le mec qui faisait *faro* derrière la moto étaient tous deux morts, complètement, totalement morts. Et malgré ça, la mitraillette continuait *tralala... ding! tralala... ding!* Et sur la route, par terre, on voyait déjà le gâchis : la moto flambait et les corps qui étaient mitrillés, remitrillés, et partout du sang, beaucoup de sang, le sang ne se fatiguait pas de couler. *A faforo!* ça continuait son manège, ça continuait sa musique sinistre de *tralala*. (Sinistre signifie sombre, effrayant, terrifiant.)

[...]

Nous avons vu apparaître un enfant-soldat. Un *small-soldier*, c'était pas plus haut que le stick d'un officier. Un enfant-soldat en tenue de parachutiste beaucoup trop grande. C'était une fille. Ça sortait d'un pas hésitant. (C'est comme ça on dit quand le pas est peureux, mal assuré.) Et puis ça a regardé le travail accompli par la mitraille, examiné comme si un mec pouvait se relever alors que tout le monde était mort et même le sang était fatigué de couler. Il s'est arrêté et puis ça a sifflé et resifflé fort. Et de partout ont débouché des enfants-soldats, tous habillés pareil que le premier, tous faisant le *faro* avec le *kalach*.

Ça nous a encerclés d'abord et puis ça a crié : « Descendez des cars les mains en l'air », et nous avons commencé à descendre les mains en l'air.

Les enfants-soldats étaient en colère, rouges de colère. (On doit pas dire pour des nègres rouges de colère. Les nègres ne deviennent jamais

rouges : ils se renfrognent.) Donc les small-soldiers s'étaient renfrognés ; ils pleuraient de rage. Ils pleuraient leur camarade qui était mort.

Nous avons commencé à descendre. Un à un, l'un à la suite de l'autre. Un soldat s'occupait des bijoux. Il arrachait les boucles d'oreilles et les colliers et les mettait dans un sac que tenait un autre. Les enfants-soldats décoiffaient, déshabillaient, déchaussaient chacun. Si le caleçon était beau, le prenaient. Les habits étaient mis à côté en tas, plusieurs tas : celui des chaussures, celui des coiffures, des pantalons, des caleçons. Le passager totalement nu essayait s'il était un homme de mettre la main maladroitement sur son bangala en l'air, si c'était une femme sur son gnoussou-gnoussou. (Bangala et gnoussou-gnoussou sont les noms des parties honteuses d'après Inventaire des particularités lexicales en Afrique noire.) Mais les enfants-soldats ne le laissaient pas faire. *Manu militari*, ils commandaient aux passagers honteux de foutre le camp dans la forêt. Et chacun courait pour aller se réfugier dans la forêt sans demander son reste.

Quand ce fut le tour de Yacouba, il ne se laissa pas faire. Il gueula fort : « Moi féticheur, moi grigriman, grigriman... » Les enfants-soldats le bousculèrent et l'obligèrent à se déshabiller. Il continua à gueuler : « Moi féticheur, grigriman. Moi grigriman... » Même nu, essayant de couvrir le bangala, il continuait à crier « grigriman, féticheur ». Et lorsqu'ils l'envoyèrent dans la forêt il en revint en criant toujours « grigriman, féticheur ». « Makou », lui commandèrent les enfants-soldats en pointant le kalach dans son cul. (Makou se trouve dans Inventaire des particularités lexicales du français d'Afrique noire. Ça veut dire silence.) Et il fit silence et s'arrêta au bord de la route, la main devant sur la partie honteuse.

Vint mon tour. J'ai pas laissé me monter sur les pieds, moi aussi. J'ai chialé comme un enfant pourri : « Enfant-soldat, small-soldier, soldat-enfant, je veux devenir un enfant-soldat, je veux aller chez ma tante à Niangbo. » Ils ont commencé à me déshabiller et moi j'ai continué à chialer, à chialer : « Small-soldier, moi enfant-soldat. Moi soldat-enfant. » Ils m'ont commandé de joindre la forêt, j'ai refusé et suis resté le bangala en l'air. Je m'en fous de la décence. Je suis un enfant de la rue. (Décence signifie respect des bonnes mœurs d'après le Petit Robert.) Je m'en fous des bonnes mœurs, j'ai continué à chialer.

Un des enfants-soldats a braqué le kalach dans mon cul et m'a commandé « Avale, avale ! » et je me suis makou. Je tremblais, mes lèvres

tremblaient comme le fondement d'une chèvre qui attend un bouc. (Fondement signifie anus, fesses.) J'avais envie de faire pipi, de faire caca, de tout et tout. *Walahé!*

Mais vint le tour d'une femme, une mère. Elle est descendue du car avec son bébé sur le bras. Une balle perdue avait troué, zigouillé le pauvre bébé. La mère ne se laissa pas faire. Elle aussi, elle a refusé de se déshabiller. Ils ont arraché son pagne. Elle a refusé d'entrer dans la forêt, elle est restée à côté de moi et de Yaouba. Sur le bas-côté de la route avec son bébé mort sur le bras. Elle a commencé à chialer : « Mon bébé, mon bébé, *Walahé! Walahé!* » Quand j'ai vu ça, j'ai repris ma musique d'enfant pourri : « Je veux aller à Niangbo, je veux devenir un soldat-enfant. *Faforo! Walahé! Gnamokodé!* »

Le concert était devenu trop retentissant, trop fort, ils se sont occupés de nous. Ils nous ont commandé : « Fermez la gueule. » Et nous avons *makou*. « Ne bougez plus. » Et nous sommes restés muets comme des macchabées. Et nous sommes restés tous les trois, au bas-côté de la route, comme des couillons au carré.

Et voilà un 4 x 4 qui débouche de la forêt. Plein d'enfants-soldats. Sans attendre un signal, ils ont commencé à tout piller dans les cars. Ils ont pris tout ce qui était bon à prendre. Ils les ont empilés dans le 4 x 4. Le 4 x 4 a fait plusieurs allers et retours au village. Après le contenu des cars, ils se sont intéressés aux tas de chaussures, d'habits, de coiffures. Ils les ont empilés dans le 4 x 4 qui a fait encore plusieurs allers et retours. À son dernier voyage, c'est revenu avec le colonel *Papa le bon*.

Walahé! Le colonel *Papa le bon* était sensationnellement accoutré. (Accoutrer, c'est s'habiller bizarrement d'après mon Larousse.) Le colonel *Papa le bon* avait d'abord le galon de colonel. C'est la guerre tribale qui voulait ça. Le colonel *Papa le bon* portait une soutane blanche, soutane blanche serrée à la ceinture par une lanière de peau noire, ceinture soutenue par des bretelles de peau noire croisées au dos et sur la poitrine. Le colonel *Papa le bon* portait une mitre de cardinal. Le colonel *Papa le bon* s'appuyait sur une canne pontificale, une canne ayant au bout une croix. Le colonel *Papa le bon* tenait à la main gauche la Bible. Pour couronner le tout, compléter le tableau, le colonel *Papa le bon* portait sur la soutane blanche un kalachnikov en bandoulière. L'inséparable

kalachnikov qu'il traînait nuit et jour et partout. Ça, c'est la guerre tribale qui voulait ça.

Le colonel Papa le bon est descendu du 4 x 4 en pleurant. Sans blague, en pleurant comme un vrai gosse ! Il est allé se pencher sur le corps de l'enfant-soldat, le corps du petit qui avait arrêté le convoi. Il a prié et prié encore. Le colonel Papa le bon est venu vers nous. Avec tout ce qu'il portait, tout et tout.

J'ai commencé à chialer : « Je veux être soldat-enfant, small-soldier, child-soldier. Je veux ma tantie, ma tantie à Niangbo ! » Un enfant-soldat en arme a voulu me faire ravalier mes sanglots. Le colonel Papa le bon s'est opposé ; il est venu me caresser la tête comme un vrai père. J'étais content et fier comme un champion de lutte sénégalaise. J'ai arrêté de pleurer. Le colonel Papa le bon dans sa majesté a fait un signe. Le signe qui voulait dire qu'on devait m'emmener. On m'a donné un pagne. Le pagne, je l'ai noué autour de mes fesses.

Il s'est approché de Yacouba qui a entonné sa chanson : « Je suis grigri-man, je suis féticheur. » Il a fait un signe et on a apporté un pagne à Yacouba qui a caché sa partie honteuse. Son bangala s'était rétréci.

[...]

Le colonel Papa le bon est monté dans la voiture. Quatre enfants-soldats en armes sont montés dans la voiture à côté du colonel Papa le bon. La voiture a démarré. Les autres ont suivi, pied la route. Oui pied la route. (Je vous l'ai déjà dit : pied la route signifie marcher.)

Nous les avons suivis. Nous, c'est-à-dire Yacouba, la mère du bébé et votre serviteur, c'est-à-dire moi-même, l'enfant de la rue en chair et en os. La voiture s'est dirigée vers le village, ça a monté la côte vers le village, doucement et en silence. Doucement et en silence parce qu'il y avait des morts à bord. C'est comme ça dans la vie tous les jours, quand il y a des morts à bord, forcément on va doucement et en silence. Nous étions optimistes parce que Allah dans son immense bonté ne laisse jamais vide une bouche qu'il a créée. Faforo !

[...]

Tout le village est sorti des cases. Par curiosité, pour voir. Les gens ont suivi le 4 x 4 avec les corps. Par habitude et parce que les gens sont tous des couillons de suivistes. Ça a fait une véritable procession.

L'enfant-soldat mort s'appelait Kid, le capitaine Kid. Dans le chant

mélodieux, le colonel Papa le bon scandait de temps en temps « Capitaine Kid » et tout le cortège gueulait après lui « Kid, Kid ». Fallait entendre ça. On aurait dit une bande d'abrutis.

On est arrivés dans le camp retranché. Comme tous ceux du Liberia de la guerre tribale, le camp était limité par des crânes humains hissés sur des pieux. Le colonel Papa le bon pointa le kalachnikov en l'air et tira. Tous les enfants-soldats s'arrêtèrent et tirèrent en l'air comme lui. Ça a fait une véritable fantasia. Fallait voir ça. Gnamokodé!

Le corps de Kid fut exposé sous l'appatam tout le reste de la journée. (Appatam existe dans Inventaire des particularités. Je l'ai déjà expliqué.)

La foule venait d'instant en instant et ça s'inclinait devant le corps et ça jouait à être triste comme si dans le Liberia-là on tuait pas tous les jours en pagaille des innocents et des enfants.

Le soir, la veillée funèbre commença à neuf heures après la prière musulmane et catholique. On connaissait pas exactement la religion de Kid, vu qu'on connaissait pas ses parents. Catholique ou musulman? C'est kif-kif pareil. Au cours de la veillée, tout le village était là, assis sur des escabeaux autour des deux corps. Plusieurs lampes-tempête éclairaient. C'était féérique. (Féérique, gros mot de Larousse, signifie qui tient du merveilleux.)

Deux femmes entonnaient un chant qui était repris en chœur par tout le monde. De temps en temps, pour ne pas dormir et aussi pour ne pas être dévoré par les moustiques, ça se levait, agitait la queue d'éléphant. Parce que les femmes avaient des queues d'éléphant et ça dansait d'une façon scabreuse. Non! Non! C'était pas scabreux, c'était endiablé. (Scabreux signifie indécent, osé, d'après le Petit Robert.)

Brusquement on entendit un cri venant d'une profondeur insondable. Ça annonçait l'entrée du colonel Papa le bon dans la danse, l'entrée du chef de la cérémonie dans le cercle. Tout le monde se leva et se décoiffa parce que c'était lui le chef, le patron des lieux. Et on vit le colonel Papa le bon complètement transformé. Complètement alors! Walahé! C'est vrai.

Sa tête était ceinte d'un cordon multicolore, il avait le torse nu. Ça avait les muscles d'un taureau et ça m'a fait plaisir de voir un homme si bien nourri et si fort dans ce Liberia de famine. À son cou et sous les bras, à ses épaules, pendaient des multiples cordons fétiches. Et parmi les cordons il y avait le kalach. Le kalach parce que c'était la guerre tribale au Liberia et on tuait les gens comme si personne ne valait le pet d'une vieille grand-

mère. (Au village, quand quelque chose n'a pas d'importance, on dit qu'il ne vaut pas le pet d'une vieille grand-mère. Je l'ai expliqué une fois déjà, je l'explique encore.) Papa le bon fit trois fois le tour des corps et vint s'asseoir. Tout le monde s'est assis et a écouté comme des couillons au carré.

Ça commence par expliquer les circonstances dans lesquelles le capitaine Kid a été tué. Des jeunes gens sur la moto, pris par l'esprit du mal, ont tiré sur lui sans sommation. C'est le diable qui les avait pris. L'âme du capitaine s'est envolée. Nous allons bien le pleurer. Nous ne pouvions pas enlever le diable dans le cœur de tous les passagers du convoi, dans l'esprit de tous les responsables du décès du capitaine. C'était pas possible. Alors nous en avons tué quelques-uns mais, comme Dieu dit de pas trop tuer, de moins tuer, nous avons abandonné, laissé les autres dans l'état dans lequel ils sont arrivés sur terre. Nous les avons laissés nus. C'est ce que Dieu a dit : quand des gens te font trop de mal, tu les tues moins mais tu les laisses dans l'état où ils sont arrivés sur terre. Tous leurs biens qui étaient dans le car, tout ce qu'ils avaient sur eux a été amené ici. Ça devait être donné aux parents du capitaine. Mais, comme personne ne connaît les parents du capitaine, tout sera distribué, partagé avec justice entre tous les enfants-soldats, les copains du capitaine Kid. Les enfants-soldats vendront ce qu'on leur donnera et ils se feront des dollars. Avec les dollars, ils pourront acheter du haschisch en plein. Dieu punira ceux qui ont fait le mal de tuer le capitaine Kid.

[...]

L'enterrement du capitaine Kid eut lieu le lendemain à quatre heures de l'après-midi. C'était par un temps pluvieux. Il y eut beaucoup de larmes. Les gens se tordaient et chialaient « Kid! Kid! Kid! » comme si c'était la première fois qu'ils voyaient un malheur. Et puis les enfants-soldats se sont alignés et ils ont tiré avec les kalach. Ils ne savent faire que ça. Tirer, tirer. Faforo (bangala de mon père)!

[...]

Nous fûmes intégrés dans la combine du colonel Papa le bon aussitôt après l'enterrement du soldat-enfant, le capitaine Kid.

Moi je rejoignis le casernement des enfants-soldats. On me donna une vieille tenue de parachutiste d'un adulte. C'était trop grand pour moi. Je flottais là-dedans. Le colonel Papa le bon lui-même, au cours d'une cérémonie solennelle, me donna un kalach et me nomma lieutenant.

Les enfants-soldats, on nous nommait à des grades pour nous gonfler. On était capitaine, commandant, colonel, le plus bas grade était lieutenant. Mon arme était un vieux kalach. Le colonel m'apprit lui-même le maniement de l'arme. C'était facile, il suffisait d'appuyer sur la détente et ça faisait tralala... Et ça tuait, ça tuait ; les vivants tombaient comme des mouches.

[...]

À mon arrivée, on m'a appris qui j'étais. J'étais un Mandingo, musulman, un ami des Yacous et des Gyos. Dans le pidgin des Américains noirs, malinké et mandingo c'est la même chose pareille kif-kif. J'étais bien, j'étais pas un Guéré, j'étais pas un Krahn. Les Guérés et les Krahns, le colonel Papa le bon ne les aimait pas beaucoup. Il les zigouillait.

À cause de Yacouba j'étais bien gâté, bien choyé. Je fus nommé capitaine, choisi par le colonel Papa le bon pour remplacer le malheureux Kid. Parce que j'étais le petit, le gosse du fabricant de fétiches et donc supposé être doté de la meilleure protection.

Le colonel me nomma capitaine et je fus chargé de rester au milieu de la route à la sortie d'un tournant pour demander aux camions de s'arrêter. J'étais le gosse des guet-apens. Je mangeais bien pour cela. Et parfois on me donnait du hasch en cadeau. La première fois que j'ai pris du hasch, j'ai dégueulé comme un chien malade. Puis c'est venu petit à petit et, rapidement, ça m'a donné la force d'un grand. Faforo (bangala du père) !

[...]

Il y avait parmi les soldats-enfants un gosse qui était unique et que tout le monde appelait capitaine Kik le malin. Capitaine Kik le malin était un drôle de gosse. Pendant que nous attendions du côté de la route, le capitaine Kik le malin rapidement s'enfonça dans la forêt, tourna à gauche et voulut couper la route du village aux fugitifs. C'était malin. Mais, brusquement, nous avons entendu une explosion, suivie d'un cri de Kik. Nous avons tous accouru. Kik avait sauté sur une mine. Le spectacle était désolant. Kik hurlait comme un veau, comme un cochon qu'on égorge. Il appelait sa maman, son père, tout et tout. Sa jambe droite était effilochée. Ça tenait à un fil. C'était malheureux à voir. Il suait à grosses gouttes et il chialait : « Je vais crever ! Je vais crever comme une mouche. » Un gosse comme ça, rendre l'âme comme ça, c'était pas beau à voir. Nous avons fabriqué un brancard de fortune.

Kik fut transporté sur le brancard de fortune jusqu'au village. Il y avait aussi parmi les soldats un ancien infirmier. L'infirmier pensa qu'il fallait tout de suite amputer Kik. Au village on le coucha dans une case. Trois gaillards ne suffirent pas pour tenir Kik. Il hurlait, se débattait, criait le nom de sa maman et, malgré tout, on coupa sa jambe juste au genou. Juste au genou. On jeta la jambe à un chien qui passait par là. On adossa Kik au mur d'une case. [...] Nous avons adossé Kik au mur d'une case et nous avons pris notre pied la route vite.

[...]

Bon ! Comme Kik devait mourir, était déjà mort, il fallait faire son oraison funèbre. Je veux bien la dire parce que Kik était un garçon sympa et que son parcours n'a pas été long. (Parcours, c'est le trajet suivi par un petit toute sa courte vie sur terre, d'après mon Larousse.)

Dans le village de Kik, la guerre tribale est arrivée vers dix heures du matin. Les enfants étaient à l'école et les parents à la maison. Kik était à l'école et ses parents à la maison. Dès les premières rafales, les enfants gagnèrent la forêt. Kik gagna la forêt. Et, tant qu'il y eut du bruit dans le village, les enfants restèrent dans la forêt. Kik resta dans la forêt. C'est seulement le lendemain matin, quand il n'y eut plus de bruit, que les enfants s'aventurèrent vers leur concession familiale. Kik regagna la concession familiale et trouva son père égorgé, son frère égorgé, sa mère et sa sœur violées et les têtes fracassées. Tous ses parents proches et éloignés morts. Et quand on n'a plus personne sur terre, ni père ni mère ni frère ni sœur, et qu'on est petit, un petit mignon dans un pays foutu et barbare où tout le monde s'égorge, que fait-on ?

Bien sûr on devient un enfant-soldat, un small-soldier, un child-soldier pour manger et pour égorger aussi à son tour ; il n'y a que ça qui reste.

De fil en aiguille (de fil en aiguille signifie, d'après le Petit Robert, en passant progressivement d'une idée, d'une parole, d'un acte à l'autre), Kik est devenu un soldat-enfant. Le soldat-enfant était malin. Le malin small-soldier a pris un raccourci. En prenant le raccourci, il a sauté sur une mine. Nous l'avons transporté sur un brancard de fortune. Nous l'avons adossé mourant à un mur. Là nous l'avons abandonné. Nous l'avons abandonné mourant dans un après-midi, dans un foutu village, à la vindicte des villageois. (À la vindicte signifie dénoncer quelqu'un comme le coupable devant la populace.) À la vindicte populaire parce que c'est comme

ça Allah a voulu que le pauvre garçon termine sur terre. Et Allah n'est pas obligé, n'a pas besoin d'être juste dans toutes ses choses, dans toutes ses créations, dans tous ses actes ici-bas.

Moi non plus, je ne suis pas obligé de parler, de raconter ma chienne de vie, de fouiller dictionnaire sur dictionnaire. J'en ai marre ; je m'arrête ici pour aujourd'hui. Qu'on aille se faire foutre !

Walahé (au nom d'Allah) ! A faforo (cul de mon père) ! Gnamokodé (bâtard de bâtardise) !